



Mémoire

Présenté par

CISSE, Cheikh Mbacké

**Université Cheikh Anta-Diop
Faculté des Lettres et Sciences
Humaines Département d'Anglais**

**Etude du phénomène de la violence dans deux romans
d'Ayi Kwei Armah : why are we so blest ? et the
healers**

ANNEE ACADEMIQUE

1991-1992



06 MARS 1993

01.02.04

CIS

6018

Université Cheikh Anta Diop
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Département d'Anglais



Etude du phénomène de la violence dans deux romans
d'Ayi Kwei Armah: *Why Are We So Blest?* et *The Healers*

Mémoire de D.E.A.
Présenté par
Cheikh Mbacké CISSE

Sous la direction de
M. Ndiawar SARR
Maître de Conférences

Année Universitaire 1991-1992

Cheikh Mbacké CISSE
Villa N°14 Patte d'Oie Nord
Dakar - Sénégal

Date: 26 Février 1993

Sujet de mémoire: Etude du phénomène de la violence dans deux romans
d'Ayi Kwei Armah: Why Are We So Blest? et The Healers.

Résumé:

Après avoir fait l'esquisse de l'univers de la violence, je me suis interrogé sur sa nature et son expression dans les deux romans.

Dans " Why Are We So Blest ?" l'auteur présente des communautés aussi différentes et diverses que celles du Maghreb, de l'Amérique et de l'Afrique Occidentale à travers trois personnages principaux: l'Américaine Aimée Reitch, les Africains Modin Dofu et Solo. La violence y apparaît sous différentes formes. Elle est liée aux concepts de Justice, de liberté de morale, de politique, de race, de tradition, de société en général.

Quant ^{au} second roman, il traite d'une société traditionnelle. Les scènes de violence y sont plus nombreuses et plus effroyables que dans le premier roman.

Appia, prince héritier d'Esuano a été assassiné au lendemain d'une victoire retentissante. Cette mort subite n'est qu'un prélude à une chaîne de formes violentes aussi variées que le sacrifice humain, la torture, la castration, le ravissement et la guerre.

L'attitude d'Armah, consistant à parler sans complaisance de ce phénomène fait de cet écrivain un iconoclaste de renommée qui se veut objectif et qui tient à démasquer une tradition anachronique et les abus d'une colonisation dite " civilisatrice ".

Le choix du thème de la violence m'a permis de conformer l'aspect polymorphe et séculaire du phénomène et son lien inextricable à la vie.

Comme je l'ai déjà dit dans l'introduction soumise à votre appréciation, l'ampleur du thème ne saurait être cernée dans une seule étude d'un sujet de D.E.A.

Par conséquent, je ferai de ce sujet de D.E.A. un chapitre de mon sujet de Thèse qui portera sur le phénomène de la violence dans le roman Anglo-phonique de l'Afrique de l'Ouest.

DEDICACE

A Toutes les Victimes de la Violence

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

TABLE DES MATIERES

	Page
INTRODUCTION	1-5
PREMIERE PARTIE : NATURE ET EXPRESSION DE LA VIOLENCE DANS WHY ARE WE SO BLEST?	
<i>A. L'Episode Africain</i>	7-15
<i>B. L'Episode Américain</i>	15-21
DEUXIEME PARTIE : FORMES ET MANIFESTATIONS DE LA VIOLENCE DANS THE HEALERS	
<i>A. Tradition et Violence</i>	23-32
<i>B. Les Nouvelles Formes de Violence</i>	33-37
CONCLUSION	37-40
BIBLIOGRAPHIE	41-42

INTRODUCTION

La littérature africaine se caractérise par sa diversité. Cependant, une étude de son évolution peut nous amener à considérer deux tendances essentielles. D'une part, nous avons cette catégorie de romanciers nostalgiques, champions de la surenchère et de la laudation, qui présentent l'Afrique comme un royaume édénique. Dans ce genre de description, nous avons très souvent une présentation éminemment positive d'une société idéale où dominant l'altruisme, la solidarité, la bonté, l'honnêteté, etc. D'autre part, nous avons un autre groupe d'écrivains qui s'inspire certes de l'histoire controversée du continent, mais qui essaie, autant que possible, d'être objectif dans la présentation romanesque.

S'il y a un point commun entre ces différents courants, c'est sans doute au niveau thématique avec la récurrence d'un sujet comme celui de la violence qui est interprété différemment, et qu'on peut définir comme un phénomène polymorphe indissociable de la vie.

Le romancier Ghanaïen Ayi Kwei Armah traite essentiellement du lien entre la vie et la violence, surtout dans *Why Are We So Blest?* et *The Healers*.

La trame de *Why Are We So Blest?* se situe dans les années soixante. Dans cette oeuvre, Armah présente des communautés aussi différentes et diverses que celles du Maghreb, de l'Amérique et de l'Afrique Noire.

L'action commence à Laccryville, une capitale sordide d'une république arabe, carrefour incontournable de tous les jeunes du monde qui se réclament de la révolution. Cette jeunesse en état de crise conçoit un univers à la dimension de son impatience et trouve dans le mouvement révolutionnaire un moyen privilégié d'expression. La transformation radicale du monde à laquelle elle aspire n'est pas seulement l'aboutissement d'une réflexion idéologique ou une simple volonté de protestation

juvénile, elle traduit un état mental cherchant à libérer un instinct et à faire valoir une individualité bafouée.

Pour cette jeunesse en quête d'identité, la violence est le seul moyen pour sortir l'homme de la domination et de l'exploitation : Solo, Modin Dofu, Aimée Reitch en sont des échantillons.

Insatisfait de l'atmosphère viciée de son pays natal (une ancienne colonie portugaise), Solo choisit la voie de l'exil et se retrouve à Laccryville où il rencontre le jeune Ghanaïen Modin Dofu et sa compagne Aimée, une Américaine qui, selon Solo, appartient à une "race de destructeurs". Un tel choix semble l'offusquer, et il s'en inquiète pour ces raisons:

"Why could he not see his companion? This was abject, destructive, powerfully hurled against him from the barrel of a powerful, destructive culture. Why could he not see that? I could not have helped him. In these notes I have seen an uncanny complementarity. His vision was a complement to hers, hers to his. I read her: a devouring spirit, more than egotistic; her needs blast a path through everything around herself. He had many selves, giving an externality too much of what he wrote: the observing self often treating the self observed as something already surpassed. There were constant adjustments of his person to needs impinging on him from outside. His gentleness should not have gone to feed her hardness"¹.

Dès leur première rencontre au siège du Parti, Modin exprime son désir de bénéficier de l'expérience militante de Solo et d'intégrer l'armée des guérilleros du pays d'origine de ce dernier.

Solo ne cache pas son incapacité à satisfaire une telle requête. Modin s'entête et décide de s'exiler en compagnie d'Aimée.

1 Armah (Ayi Kwei), *Why Are We So Blest?*, Heinemann Educational Books, New York 1972, p. 115-6.

Quand il s'aperçut de l'absurdité et de l'intrépidité d'un tel projet, il proposa à sa fiancée de rebrousser chemin. Cette dernière, pour des raisons strictement personnelles, refusa la proposition. Ils tergiversèrent. Et c'est à ce moment précis où l'irréparable se produisit:

"... they are picked up by a gang of marauding OAS terrorists. Aimée is forced to watch Dofu's torture and castration before she herself is ravished and released, leaving Dofu to bleed to death in the desert"².

S'il est vrai que la violence atteint réellement son paroxysme avec cette scène horrible en plein désert, force est de reconnaître que le lecteur a été témoin de scènes d'une violence inouïe avec la lecture des journaux des deux amants, ceux de de l'Américaine Aimée et de l'Africain Modin Dofu.

Cette lecture nous a permis de faire une incursion dans la vie privée de ces deux personnages dont les grandes péripéties se situent aussi bien en Afrique qu'en Amérique. Le témoignage sur les itinéraires respectifs d'Aimée et de Modin a été complété par Solo lui-même qui s'est inspiré de son expérience personnelle.

A quoi donc peut-on s'attendre dans un roman comme *The Healers* dont la trame se situe exclusivement en Afrique et à une époque plus lointaine ? Peut-on vraiment espérer y trouver une manifestation analogue de la violence ?

Armah fait le portrait d'une société monarchique dans *The Healers*. Chaque année, il s'y déroule des compétitions de haute facture comprenant entre autres, la lutte, la course, les jeux d'esprit, la nage et le tir. S'il est admis que le sport est initialement source d'unité, il n'en demeure pas moins violent dans cette société que l'auteur nous décrit. Ce constat est d'autant plus vrai qu'il apparaît comme une activité individuelle

2 Armah (Ayi Kwei), *Why Are We So Blest?*, op. cit, p. 129.

mettant l'accent sur les prouesses et performances personnelles plutôt que sur celles d'une équipe.

Malgré l'importance des prouesses personnelles et du prestige social qu'elles suscitent, Densu choisit délibérément de se placer derrière le prince héritier Appia au cours des compétitions annuelles consacrées à la jeunesse. Ababio, conscient de la suprématie de Densu, vint part à ce dernier de l'intention de la puissance coloniale de l'imposer au trône. Densu déclina l'offre. Ce faisant, il devint la cible d'Ababio et de ses collaborateurs dont le plus redouté était Buntui. Les conséquences de ce refus ne se firent pas attendre :

"The morning after the festival night marking the Prince Appia's victory in the games of youth, the celebrated Prince was found murdered on a little used path leading from Esuano to the Eastern forest. The way the prince had been butchered, it was clear as spring-water, his murder must have been an act of violent hate. The corpse was found hanging. Its wrists bound together above its head by rope woven for great strength... The prince's eyes had been gouged out with some extremely sharp instrument... The neck had been cut in a deep gash across its right side... The corpse's mouth was encrusted with clotted blood"³.

Quant à la mère d'Appia, Araba Jessiwa, elle échappa miraculeusement à cette attaque et trouva refuge chez Damfo, un membre influent de la caste des guérisseurs.

La vocation de guérisseur présente bien des exigences :

"The learner wishing to be a healer does not use violence against human beings. He does not fight.... The learner hoping to be a healer must not gossip. Neither must he quarrel"⁴.

3 Armah (Ayi Kwei), *The Healers*, African Writers Series, London, 1978, p. 52.

4 Ibidem, pp. 92-5.

Nonobstant l'existence de ce contrepoids que sont les guérisseurs, les victimes du phénomène violent sont nombreuses. Hormis Appia et sa mère, on peut noter, entre autres, Anan (l'ami de Densu), le neveu d'Asamoa Nkwanta (un général de l'armée Asante), les victimes du sacrifice humain, des guerres fratricides et même quelques guérisseurs.

Ajoutés au cas de Modin Dofu dans *Why Are We so Blest?* Ces exemples montrent que la violence physique occupe une place prépondérante dans l'oeuvre d'Armah.

La question qu'on serait tenté de poser est de savoir s'il existe d'autres formes aussi redoutables que le meurtre dans les deux romans ? Quelles sont leurs natures?

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

PREMIERE PARTIE

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

NATURE ET EXPRESSION DE LA VIOLENCE DANS "WHY ARE WE SO BLEST?"

La violence peut se définir comme une force dont on use envers quelqu'un pour lui faire quelque injustice ou dommage. Si l'on s'en tient à cette définition, on peut dire que l'oeuvre d'Armah en général est essentiellement une oeuvre de violence, et nous en avons déjà la confirmation dès la lecture de son premier roman, *The Beautiful Ones Are Not Yet Born*.

En effet, le désespoir, qui constitue l'un des thèmes principaux du roman, fait suite à une action violente, un coup d'état. S'il est vrai qu'on n'y assiste pas à des scènes aussi effroyables que le meurtre de Dofu dans *Why Are we So Blest?* ou celui d'Appia dans *The Healers*, les situations et les personnages n'en demeurent pas moins violents. On a comme l'impression que le personnage principal "The Man" est victime d'agressions de toutes sortes, surtout verbales.

Ces agressions verbales, nous les retrouvons dans les deux romans précités qui ont la particularité de contenir d'autres formes ; c'est ainsi qu'on peut y déceler la violence des choses naturelles et inanimées, des passions, des douleurs, des sentiments etc. etc. Pour mieux élucider la prévalence de toutes ces formes, on devrait d'abord s'appesantir sur les épisodes africain et Américain de *Why Are We So Blest?*

A. L'Episode Africain

Nous avons déjà insisté sur le caractère universel de ce roman embrassant des communautés aussi diverses et différentes que l'Amérique, le Maghreb et l'Afrique Noire.

Au début à Laccryville (cette capitale maghrébine que certains critiques prennent pour Alger). Solo compare le monde à un immense océan, à un "no man's land" dont

personne ne peut se targuer d'être le propriétaire. Tout comme il fait cette analogie, de même il s'interroge sur sa propre identité, sur ses objectifs:

"I do not know where I am. Perhaps I am the spume, a little speck of fugitive water sent up into the air by huge waves in their crashing against hard obstacles... Perhaps I am the spray, a minute globule struggling to survive the shock of wave against returning wave, split from the parent water and flung upward into the sky, to disintegrate and evaporate"⁵.

Si l'on en juge par la violence de ces termes, on a comme l'impression que Solo considère la vie comme une sorte de purgatoire pour l'homme qui naît de la violence et meurt sous l'effet de celle-ci à l'image des embruns qui émanent de la chute violente des vagues. Cette précarité de la condition humaine qu'il semble déplorer ne peut être surmontée qu'à travers l'amour qu'il présente comme une sorte de panacée et qu'il définit comme étant,

"..., the attraction of one person to his opposite, the power that brings the white to the black and leads them all to open to each other areas of themselves which they have long hidden from everybody else"⁶.

Malheureusement, il se rend très tôt compte que cet amour dont il reconnaît les vertus est incompatible avec ce rôle de révolutionnaire qu'il entend jouer. Ceci fait naître en lui des sentiments contradictoires qui le rongent et il va jusqu'à comparer sa personnalité à un champ de bataille. Son pessimisme exagéré laisse penser que la bataille qu'il est en train de livrer à la vie est perdue d'avance avec ce sentiment de culpabilité qui fait sa hantise et qui le suit comme son ombre dans les rues de Laccryville.

5 *Why Are We So Blest?* op. cit., p.12.

6 *Ibidem*, p. 24.

En effet, Solo ne peut pas fermer les yeux sur le dénuement de cette population réduite à la mendicité, de cette jeunesse agressive à moitié orpheline. Il en souffre comme s'il était responsable de leurs maux et tribulations.

Son angoisse est d'autant plus poignante qu'il sait que cette situation pathétique est l'une des nombreuses conséquences de la révolution qui constitue sa principale source d'inspiration et dont le but primordial est pourtant de réhabiliter la justice, l'équité.

Incapable de supporter toutes ces pressions psychologiques, il se retrouve dans un hôpital psychiatrique. Un jour, il y rencontre un unijambiste, symbole des méfaits de la violence. Ce dernier se confie à Solo et pose le problème de l'absurdité de la guerre avec emphase :

"I am not looking for to find out who was in the revolution. I want to know one thing... Who gained?... Who won?"⁷.

Ces interrogations apparemment fortuites posent le problème du militantisme dans un monde violent et ravivent le sentiment de culpabilité dont on vient de parler. Ce doute se confirmera plus tard quand il se rendit au siège de l'union populaire de congheria. Une scène frappante attira son attention :

Dans sa quête de l'équité, de l'amitié et de l'amour, il se heurte à l'injustice au sein même de ce parti qui prétend lutter contre l'oppression et l'exploitation. En effet, il voit à travers la relation entre Esteban Ngulo (un noir) et Jorge Manuel (un mulâtre), une autre forme d'exploitation au sommet.

Cette suspicion persistante qui s'adresse autant aux autres qu'à lui-même trouve son explication dans son expérience personnelle.

7 *Why Are We So Blest?*, op. cit. p. 24.

En effet, au cours de son séjour au Portugal, il fit la connaissance d'une blanche, Sylvia. Le souvenir de cette idylle dont les causes de la rupture sont d'ordre racial le conforte dans cette position ; il ne peut exister un lien affectif durable entre le blanc et le noir, il ne peut y avoir de complémentarité, c'est comme une chose et son contraire.

C'est ainsi que dès sa première rencontre avec ce couple (Modin-Aimée) au siège du parti, il ne put cacher sa compassion pour le jeune Modin condamné à faire les frais d'une telle union. Cette condamnation est d'autant plus sévère qu'il croit déceler en Aimée des germes presque ataviques de violence :

"In the Bureau, she had moved as if control were alien to her nature, and her behaviour, her words and her gestures as she talked - all gave a strong impression of a destructive wildness, of a lack of self-control"⁸.

Instruit par le spectacle des abus qui a toujours sous-tendu les relations entre l'Occident et l'Afrique, Solo rejette toutes formes d'union. Il considère l'expérience de Modin comme une fatalité, car, en parcourant son journal, il se rend compte qu'une autre voix, celle d'un certain Roy, s'est déjà élevée pour le mettre en garde :

"That voice was potent; it did not reach him. He says he heard it often, when he was searching for a direction in which to move. He found his aim, moved to reach the life he had dreamed of. But as a companion for his journey, he took the American child of the tribe of death"⁹.

En jetant son dévolu sur Aimée, Modin a signé son acte de mort et Solo profite du cas particulier pour s'interroger sur les raisons qui poussent certains intellectuels africains à s'enlacer aux blanches. Il fait usage de termes très virulents et va jusqu'à comparer cette nouvelle tendance au phénomène odieux de l'esclavage. Cette

8 *Why Are We So Blest?*, op.cit., p. 62.

9 *Ibidem.*, p. 230.

parenthèse est une bonne occasion pour Armah de s'échapper du cadre étroit de Laccryville et de rappeler le rôle de l'écrivain africain qui est de débusquer ce qu'il appelle : "The European beasts of prey... The elected servants of Europe and America"¹⁰.

Pour Solo, les hommes de la trempe de Modin ne méritent pas la vie et aucun écrivain digne du nom ne doit passer sous silence une telle aberration.

Conscient de son incompetence à assumer un tel rôle, il s'adonne à la traduction comme Armah lui-même au eu à le faire. Très tôt, il se rend compte que ce métier est loin de lui procurer la satisfaction tant convoitée, car, dit-il, ce qui doit être détruit n'est pas à la portée d'un simple traducteur. Cet aveu d'échec l'incite à poser des questions dont la virulence traduit la violence de ses sentiments. Aussi s'interroge-t-il sur le cas de l'artiste occidental qui tient coûte que coûte à trouver le Beau dans les décombres de l'oppression et de l'exploitation. L'amertume qui ronge Solo semble gagner toute la ville. En effet, au cours d'une de ses randonnées, il dit avoir été témoin de la scène que voici :

*"A mother went past me, leading a child in a fierce paratrooper's uniform. The woman's eyes looked already tired this morning. In contrast every movement the child made was truly military - abrupt, aggressive"*¹¹.

Cette violence que Solo intériorise et que cet enfant extériorise à travers ses gestes, son comportement, apparaît aussi dans les journaux dont les titres traduisent fidèlement le malaise de la population. La propagation de la violence amène Solo à douter de la capacité de Modin et Aimée à aller jusqu'au bout de leurs ambitions, car, dit-il:

10 *Why Are We So Blest?*, op.cit., p. 230.

11 *Ibidem*, p. 247.

"The battlefield is not a place for intellectuals"¹².

Aussitôt après cette mise au point laconique, Esteban Ngulo et Jorge Manuel se sont empressés de donner leurs points de vue respectifs. Le premier s'interroge :

*"What does it mean for an African if he does not know the Europeans have been trying to wipe us off these many centuries?"*¹³.

Quand au second, il va plus loin :

*"Look an African love with a European is a pure slave. Not a man accidentally enslaved. A pure slave with the heart of a slave, with the spirit of slave"*¹⁴.

Ces jugements faits par trois adeptes de la révolution sur l'attitude de certains intellectuels peuvent mener au constat suivant : à chaque fois qu'un personnage se sent contrarié, il agit violemment. En effet, Jorge Manuel n'a pas du tout ménagé Solo lorsque ce dernier lui suggéra de dissuader Modin. Il lui répondit sans ambages : "Ecoute, va faire tes traductions pour ton petit maître, tu nous embêtes"¹⁵.

Après leur odyssée du désert, Aimée, accompagnée de la maîtresse de Jorge Manuel, a traité Solo de tous les maux avant de lui faire part de son intention de quitter définitivement l'Afrique et de retourner chez elle à Denver. Quand Solo promit une assistance, la maîtresse de Manuel (une autre blanche) n'a pu dissimuler sa colère : "She banged the door... She was angrier than the girl"¹⁶.

12 *Why Are We so Blest?*, op.cit., p. 251.

13 *Ibidem*, p. 255.

14 *Ibidem*, p. 255.

15 *Ibidem*, p. 256.

16 *Ibidem*, p. 271.

Ces quelques exemples de violence à travers les relations de Modin à Laccryville attestent de l'importance du phénomène.

Quelle appréciation peut-on alors faire de celui-ci à travers les relations d'Aimée en terre africaine ?

Avant sa rencontre avec Modin, Aimée a eu à passer une année dans un pays de l'Afrique Orientale que d'aucuns prennent pour le Kenya pendant la révolution des Mau-Mau. En parcourant son journal avec Solo, nous avons découvert quelques-unes de ses relations intimes en terre africaine et avec des Africains.

Un jour, elle rencontra un certain Joromi Longai à Vilima. Ce dernier prétendait être le neveu de Bomba Pakansa, le président de cette nation fictive. Voici comment Aimée relate la performance sexuelle de ce célibataire endurci :

"In bed he did everything in a great hurry. He didn't seem to care that I was around. Didn't bother to find out about me. He just poked his dick in me, moved around some and ejaculated when he felt like it"¹⁷.

Elle ne s'est pas arrêtée à cette expérience. Elle connut une autre aventure avec un des ministres de Pakansa avant d'être la proie du président lui-même. L'une des caractéristiques principales de l'expérience d'Aimée avec ces hommes politiques africains est la rapidité de l'acte sexuel. Cette rapidité souvent doublée de violence est expliquée par des préjugés raciaux comme ceux déjà énoncés par Solo à l'endroit d'Aimée. Quant à Pakansa, il traduit cette violence verbalement en promettant monts et merveilles. Aimée raconte :

"He told me to take off my clothes. He sounded so happy, I kept thinking. Hell, here am I just about to get laid by a head of state. That made me laugh. He thought

17 *Why Are We So Blest?*, op.cit., p. 144.

I was laughing at him. You also think I'm too old, eh? you'll see. I'll teach you how to fuck properly. I still don't know if he entered me. His dick was soft. But he was contented. He moved around a lot, throwing his bulk up and down and shouting he'd teach me how to fuck properly"¹⁸.

Ces mêmes préjugés animent Joromi qui, contrairement à Pakansa, s'abtient de toute promesse miraculeuse pour cette raison :

"I am not a fool to try and satisfy a white woman. You want me to fetch water in a basket"¹⁹.

Au-delà de la nymphomanie d'Aimée, les attitudes respectives de Pakansa et Joromi symbolisent la violence xénophobe qui a tendance à attribuer des préjugés négatifs à toutes les personnes appartenant à des cultures différentes. Les terroristes qui se sont acharnés sur Modin et Aimée alors qu'ils traversaient le désert n'en sont pas une exception.

Avant de tuer Modin, ils ont exprimé inconsciemment ces préjugés. En effet, après avoir traité Aimée de "chasseuse d'orgasmes", ils ont tenté d'annihiler sa virilité en le castrant.

L'idée de la virilité débordante du noir est si profondément ancrée dans leur esprit qu'ils n'ont pu s'empêcher de la vérifier avec Modin. Pour Aimée, ces terroristes ne sont pas seulement racistes, ils sont masochistes de surcroît. Celui qui a le plus attiré son attention est ce chauffeur zélé dont les gestes et paroles traduisaient une haine incommensurable :

18 Why Are We So Blest?, op. cit. p. 145.

19 Ibidem, p. 144.

"Then he climbed into the Jeep and came out with a length of thin wire. He made a loose knot in the middle and gave one end to the man who had given him the gun. The noose in the middle they slipped around Modin's prick, made it tight then the running two brought me back and began their torture again... They used me to get Modin hard... The snapping off of the tip of Modin's prick was slow... I was thinking the wire had broken when the tip of his penis snapped off and hung by just a bit of skin from the bottom"²⁰.

Ce dernier exemple qui met fin au rêve de Modin et d'Aimée est d'une violence indescrivable.

Quand les quatre soldats français virent le couple, ils les provoquèrent verbalement avant d'en arriver aux actes : Modin est castré puis tué, Aimée est humiliée et violée. Apparemment fortuite, cette attaque revêt un caractère xénophobe et traduit toute la haine que ces jeunes européens vouent aux noirs, cibles préférées de leurs compatriotes dans leur quête de l'exotisme.

Cette fin tragique qui met en exergue l'importance de la violence physique et sexuelle n'est qu'un prélude de l'épisode Américain. A quoi peut-on réellement s'attendre dans cette parenthèse Américaine ?

B. L'Episode Américain

Dès les premiers jours de son séjour en Amérique, Modin fit une excursion au Christianborg Castle en compagnie de ses camarades de classe et d'un professeur. Ils étaient accompagnés d'un guide, Boakye. Cette excursion leur rappelle l'esclavage. Sous forme de questions, ils apprirent plus qu'ils croyaient en savoir sur l'histoire violente de la traite humaine. Au cours de cette même excursion, un article sur le

20 *Why Are So Blest?*, op. cit. p. 277-8.

"Thanksgiving Feast" intitulé *Why Are We So Blest?* et qui donne le titre du roman, suscita un débat fort intéressant entre Modin Dofu et un certain Ron.

Ce titre est une allégorie. Il traduit la suprématie de la race blanche telle qu'elle était crânement défendue par les exclavagistes. Après avoir écouté attentivement le discours complaisant de Ron sur l'Amérique et ses institutions, Modin n'a pas du tout hésité à fustiger cet "Eldorado" dont son interlocuteur tente de vanter les valeurs et mérites. Pour mieux étayer son point de vue, il fait allusion à un évènement aussi répugnant que l'asservissement des noirs, le génocide des Indiens.

Si l'on en croit Modin, Ron est un produit typique de la culture euro-américaine avec son cortège de rituels et tabous. Par conséquent, l'humanisme dont il se réclame n'est rien d'autre qu'un stratagème savamment imaginé en vue de perpétrer une forme de violence à la fois physique, symbolique et psychologique.

En bon polémiste, Modin a su émettre une réponse à la mesure de l'agressivité verbale de Ron :

*"America may have been a paradise when the Indians rant it, but it's a shambles now. What the European riffraff - your great ancestors - brought with them was the European genius for destroying everything - in an exaggerated form"*²¹.

Apparemment impassible au cours de cette conversation, Modin en est pourtant sorti abattu. Sa déception est aggravée par l'attitude de Mr. Oppenhardt, président du comité de cette fondation philanthropique, chargée d'octroyer des bourses aux étudiants africains démunis.

21 *Why Are We So Blest?*. op. cit. p. 100.

Mr. Oppenhardt reproche à Modin de parler comme si tous les Africains étaient intelligents. Cette affirmation raciste qu'il compare à une invective l'amène à bouder:

"I wrote Mr Oppenhardt and told him the truth : that we are not friends, and so I cannot accept his money"²².

Au sortir de cette mésaventure, il ouvrit une autre parenthèse. C'est ainsi qu'il fit la connaissance des Jefferson. Le mari, "un Africaniste" de renommée, est impuissant. Quant à sa femme, elle souffre de nymphomanie. A peine a-t-elle connu le jeune Modin qu'ils nouèrent une relation intime. Cette relation faillit tourner au tragique quand Mr. Jefferson les surprit dans son jardin :

"Something cold and sharp hit me. It felt like a blow then, just a hard external blow. For a while I felt no inner pain. Then the object was removed and my own hot blood was rushing down the side of my neck. I got up. The object went into my chest - an inept stab - then sliced my cheek"²³.

La violence des douleurs à la suite de cette attaque l'incita à réfléchir davantage sur son sort. Il imputa cet acte suicidaire à la solitude, au désespoir qui se sont emparés de lui depuis son arrivée en terre américaine.

Dès sa sortie de l'hôpital, il fit son méa culpa et se confia à Naita, la secrétaire noire de Mr. Oppenhardt avec qui il avait aussi noué des relations intimes.

On se rend compte à la lumière de cette confidence que Dofu s'inspire du cas particulier de Madamè Jefferson pour se faire une idée plus générale de la femme blanche qui, à l'image de toute la communauté, ne cherche qu'à détruite le noir dans sa quête infatigable de l'extase, de l'exotisme.

22 *Why Are We So Blest?*, p. 128.

23 *Ibidem*, p. 156.

Pourtant, cet aveu sans équivoque ne l'empêchera pas de se lier à une autre blanche qu'il rencontra pour la première fois dans un laboratoire. Cette blanche au regard concupiscent avec qui il partagea les expériences les plus palpitantes de sa courte vie, n'est que cette Aimée qui l'a suivi comme son ombre dans l'épisode de Laccryville et à qui Solo impute la fin tragique de Modin. Avant d'être "sensuelle", la violence qui a suivi cette rencontre a d'abord été télépathique, sentimentale :

"..., that look between us is like another sense of touch. It did not have to be a long look. From her eyes to mine the connection was so real I felt us floating in a medium dense enough to support us both completely. A current ran inside me and its force frightened me. I have felt strong floods inside me before... But this had so much power I knew the same strength. That energy coming from us, filled the room"²⁴.

Ce passage traite de la violence des sentiments qui animent Modin, Dofu et Aimée. Ces sentiments se confirment et conduisent à une autre forme de violence dite "sensuelle", dans *Continuité Noire* de Gouraige. En effet, Aimée est frigide. Elle ne connaît la jouissance que de ce qu'elle en entend dire jusqu'au jour où elle rencontra Modin, ce garçon à la virilité débordante.

Après avoir fait tout son possible pour donner à Aimée ce plaisir sublime, méconnu, il se sentit frustré de remarquer que sa partenaire était toujours insensible. Néanmoins, il continua à chercher et voici comment il s'y prit :

"I kissed her thighs, searched for her clit, this time with no help from my fingers. My tongue found it and played with it in tight recurring circles. Then taking care to catch it firmly between two of my front teeth, I bit it. There was a contraction

24 Why Are We So Blest?, op. cit? p. 193.

in her body. She had felt the pain. Her lips pressed into the mattress beneath, catching my head between her thighs and belly, and lost the clit;

Then, even more swiftly, she was thrusting herself against my face again, craving a renewal of that first contact."

"Yes, Modin, Again. Yes!"

"I didn't bite again. I had taken in slight taste of salt something raw and fresh. For a moment I was afraid I'd really hurt her. But it wasn't blood. Her juices were starting to flow"²⁵.

Aimée n'est pas loin de l'extase et crie un nom, celui de Mwangi. Irrité, Modin s'arrête et use de la violence encore:

"I found one finger. I bent it back all the way till pain destroyed her pleasure and made her loosen her grip"²⁶.

La sexualité débordante de Modin que d'aucuns qualifieront de masochiste n'est rien d'autre que la libération d'un instinct d'un moi violenté. Par conséquent, la présence d'Aimée est, comme l'était celle de Madame Jerfferson, une bonne occasion pour Modin de s'affirmer, de s'épanouir. Ce faisant, il croit infirmer une thèse prétendument scientifique qui chante la supériorité de la race blanche.

En tant qu'être marginal dans ce monde ségrégationniste, Modin découvre dans l'amour plus les moyens de se libérer que d'assumer autrui. L'acte auquel il s'adonne violemment n'est pas une entreprise amoureuse. C'est plutôt l'expression d'une puissance déniée à la reconquête d'une identité bafouée.

25 *Why Are We So Blest?*, op. cit. p. 95

26 *Ibidem* p. 199.

Cette forme d'agressivité dont Modin fait montre et à laquelle Ghislain Gouraige fait allusion dans son explication de la "violence sensuelle" est, si l'on en croit cet éminent écrivain, l'apanage de toutes les victimes de la haine raciale qui découvrent dans l'amour un moyen privilégié d'affirmation :

*"La poursuite du bonheur à deux motive l'élan amoureux, mais ne l'alimente pas. Au niveau de l'association obtenue par contrat individuel, le jeune noir sent son passé et mesure son impuissance qui est due à une habitude séculaire de pensée conditionnée par la discrimination raciale. Dressé pour se concevoir seul, comme entité marginale dans un univers de refus, il découvre dans l'amour plus aisément ses privilèges que ses devoirs et plus les moyens de s'affirmer que d'assumer autrui"*²⁷.

Cette habitude de penser encouragée par la discrimination dont le noir a été victime, explique en partie la "brutalité sensuelle". Elle est aussi, si l'on se réfère à Gouraige, l'une des causes de la rapidité de l'acte sexuel constatée chez des personnages comme Pakansa. Ce qu'il y a de plus impressionnant dans ces expériences, c'est moins la violence ou la rapidité que l'interprétation qu'on en fait. N'est-ce pas là une explication des attitudes notées dans l'épisode Africain d'Aimée ?

Si effectivement on peut s'appuyer sur la réflexion de Gouraige, pour comprendre la violence de Modin et la désinvolture de Pakansa et Joromi, on doit pouvoir également s'en référer pour comprendre l'attitude qui consiste à croire que la frigidité d'Aimée est, comme la nymphomanie de Jefferson, une maladie héréditaire.

Why Are We So Blest? confirme donc la prévalence de la forme dite "sensuelle". En lisant *The Healers*, on remarque l'absence de cette forme de violence sur laquelle

27 Ghislain Gouraige, *Continuité Noire*, NEA, Dakar-Abidjan, 1977. p. 44.

on s'est appesanti. Et ce constat peut nous pousser à nous interroger sur les tenants et aboutissants de la violence dans le dernier roman d'Ayi Kwei Armah.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

DEUXIEME PARTIE

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

FORMES ET MANIFESTATIONS DE LA VIOLENCE DANS "THE HEALERS"

Armah s'inspire largement de la période pré-coloniale dans son dernier roman. Si rien dans sa technique ne donne une idée précise de la date des événements qu'il décrit, on peut tout de même trouver des repères permettant de situer approximativement l'action dans le temps et dans l'espace.

Après avoir évincé leurs voisins de Denchira, les "Asante" continuèrent leur expansion vers le Sud où se trouvaient les "Fante". Ces derniers, soutenus par les colons, opposèrent une résistance farouche à ce peuple belliqueux expansionniste. L'aristocratie, jadis solide et dynamique, ne résistera pas à la confrontation. Conséquemment, l'opinion est divisée sur l'attitude à adopter : certains téméraires prônent la confrontation, d'autres plus sceptiques proposent la capitulation. Pour la majorité, la violence est la solution idoine. Cette conviction de l'efficacité de l'arme violente a été à la base du meurtre d'Appia, prince héritier d'Esuano.

Ce crime de lèse-majesté qui est une manifestation extrême de la violence cache des formes également repoussantes liées soit à quelques éléments isolés de la société ou à la tradition elle-même.

A. Tradition et Violence

Nous avons déjà insisté sur l'importance du sport dans cette société traditionnelle. Pour illustrer ce point de vue, nous nous sommes appesantis sur ce festival annuel consacré à la jeunesse, et à l'occasion duquel des jeunes venus de toutes les contrées rivalisent d'ardeur dans leurs disciplines respectives.

La place qu'occupent ces compétitions dans le livre atteste de l'importance du sport dans cette société, mais n'en révèle pas moins la présence de la violence qui y apparaît déjà en filigrane surtout dans les exercices de lutte et de tir.

Buntui, ce lutteur qualifié de "crude and brutal"²⁸, semble nous en donner la confirmation au cours de ce combat historique qui l'opposa à Anan :

"Buntui had not the slightest interest in putting Anan down. He increased the pressure on Anan's neck... Buntui would not let go of Anan's neck. Anan struggled with his hands, seeking some leverage to break the giant's hold. But pain weakened his knees and they sagged. Still Buntui did not relax his grip. He now knelt awkwardly beside the fallen Anan, his biceps bulging with aroused power. Quite visibly, he was tightening his grip on Anan's neck"²⁹.

N'eût été l'intervention de Densu qui faisait initialement partie de l'équipe et qui avait finalement désavoué la perversion des compétitions, cette scène aurait tourné au tragique. Malgré son opposition à toutes formes de violence, Densu a été amené à en faire usage pour libérer Anan de l'étau.

"When he reached Buntui, he hit him hard on the neck at the base of his head, a sharp calculated blow to the right, near the ear. Densu seized the giant's arm in both of his. Twisting it behind Buntui's back, Densu wrenched it upward so that it reached almost up to Buntui's left ear. The giant howled like a dying bull"³⁰.

28 *The Healers*, op. cit. p. 10

29 Ibidem, p. 16.

30 Ibidem, pp. 16-17.

Cette scène de lutte ainsi décrite et à l'esprit duquel s'oppose Densu n'est que le maillon d'une chaîne de violences. Il existe une autre discipline beaucoup plus cruelle appelée "*The Captive Pigeon*"³¹ qui consiste à exposer des oiseaux innocents au jeu de la mort auquel se livrent des tireurs rivalisant d'habileté. Autant Densu n'a pu dissimuler son objection à la violence de Buntui au cours de cette séance de lutte, autant son ami Anan n'a pu cacher sa déception après un essai réussi :

*"... The third shot blasted the bird into a plunging mess of blood and bones and feathers... But the success of his third shot affected Anan strangely. In his behaviour there was no trace of the joy of success. His arms shook slightly, and he seemed quite unable to look at the remains of the bird he had killed"*³².

Les attitudes respectives de Densu et Anan prouvent que ces personnages sont fondamentalement opposés à la violence que l'on peut qualifier d'embryonnaire ici, si l'on en juge par l'importance de toutes ces formes violentes rencontrées dans le livre et qui attirent l'attention du lecteur.

Dans cette société traditionnelle Asante, le roi n'est jamais seul. Il est toujours accompagné de ses esclaves même à la tombe. La mort d'un roi est une opportunité pour ses collaborateurs de commettre brigandages et déprédations dans les villages environnants.

Quand le roi Nweku Dua mourut, les jeunes princes sillonnèrent Kumasi et ses alentours. Ce fut un véritable carnage. Un des princes, Boache Aso, profita de ce génocide tous azimuts pour tuer un adolescent qu'il vouait aux gémonies et qui était le neveu chéri d'Asamoa Nkwanta, un officier supérieur de l'armée Asante. Ce crime odieux émoussa son obsession pour la guerre et le mit dans un état de colère sans

31 *The Healers*, op.cit., p. 43.

32 *Ibidem*, p. 43.

précédent. Il proféra des menaces contre la royauté qui initia un sacrifice expiatoire : Opanin Kwawen, l'oncle du prince Boache Aso en fit les frais.

En réalité, ce sacrifice n'est pas une innovation. Chaque année, des dizaines d'hommes, de femmes et même d'enfants sont sacrifiés au fleuve Praso sous l'égide d'un prêtre. Aux yeux de l'étranger, ce rituel n'est rien d'autre qu'une pratique infâme d'un peuple sanguinaire. Pour ce peuple, ce sacrifice n'est point synonyme de mort, il est source de vie pour cette raison :

"... The sacred river had sent its waters and the waters of its children to bring life to the lands and people of Assen... The people of the bank has consumed these blessings and forgotten to give fit offerings of thanks to the river"³³.

La question qu'on pourrait poser au vu de cette justification est de savoir si cette raison évoquée suffit pour expliquer toutes ces atrocités. Jugez-en :

"The drums alternated, repeating their prayers. After each prayer the refrain was beaten:

Accept, O Bosom Pra,

Accept, this offering, sacred river,

Accept, accept"

"A new victim was pushed to the edge of the water with each such prayer. At the words 'Accept, accept' strong men cast him down forcibly and a sword slashed his throat"³⁴.

33 The Healers, op. cit. p. 161

34 Ibidem, p. 161

Densu, n'en croyant pas ses yeux, s'interposa entre les victimes et une victime potentielle impuissamment exposée aux affres de la mort. Il parvint à la sauver et s'exposa lui-même à la violence de ces hommes pris au dépourvu. Ils le traquèrent à coups de fusils mais il échappa miraculeusement. Au cours d'une conversation avec le guérisseur Damfo, ce dernier lui fit une mise en garde :

*"... you can't stop people from being brutes. Not all at once. Not in a lifetime. Not in centuries"*³⁵.

Pour étayer ce point de vue, il donne l'image d'une personne qui, à elle seule, veut circonscrire un incendie. Si l'on en croit Damfo, les Asante ne sont pas un peuple entièrement à part, ils sont partie intégrante d'un grand ensemble, celui des Akan. Par conséquent, quiconque veut éradiquer le mal doit d'abord s'attaquer à la racine.

En réalité, Densu aurait dû maîtriser ce principe élémentaire dès le début avec la mort de son ami Anan qui a perdu la vie au cours d'une opération de sauvetage. Exposé aux affres du "poison bark trial"³⁶, concocté par Ababio et ses collaborateurs, Densu fut sauvé à la dernière minute par Anan.

En effet, ce procès consiste à faire ingurgiter au suspect une bonne quantité de poison qui le tuerait à petits feux. L'existence d'une telle pratique confirme l'ingéniosité négative de ces gens vraiment acquis à la cause de la violence dont ils semblent maîtriser tous les contours. Cette précision ne dit pas le contraire:

*"Before each drinker drank, it would be necessary to tie up his genitals with strong string. Otherwise, the early guilty one would force the drink out in urine and mock of the power of the drink of truth"*³⁷.

35 *The Healers*, p. 170.

36 *Ibidem*, p. 121.

37 *Ibidem*, p. 121.

La mort brutale d'Anan suscita un sentiment de dépit en Densu qui se mit à méditer sur le phénomène violent en général comme il l'avait déjà fait au lendemain de la mort d'Appia. Il en perdit l'appétit et le sommeil. Il fit une prise de conscience et en arriva à cette conclusion :

"Even the plucking of ripe fruit was an act of violence whose justice escaped him. Would not fruit so ripe it fell on its own better food? Meat was simple murder"³⁸.

Cette réflexion montre que l'homme est naturellement violent et que sa survie dépend en grande partie de cette violence dont il fait montre vis-à-vis de son environnement.

A peine a-t-il fini de réproucher le caractère violent de l'homme que Densu se mit à violenter la nature : Un jour, il se rendit à un endroit qu'il connaissait à merveille où quelque chose d'insolite attira son attention : un jeune arbre se mettait à se balancer alors qu'il n'y avait la moindre brise. Densu le suivit du regard et se rendit compte qu'il reposait sur une tige branlante. L'instinct de combattre la solitude s'empara de lui. Il tourna tout autour pour une branche en guise de canne. Il trouva une bûche à moitié rongée par les termites. Il la saisit et continua son chemin. Subitement, quelqu'un secoua la bûche si violemment que le bout cogna sur son avant-bras qu'il rendit perclus.

Cette brutalité qui fait suite à l'acte tout à fait fortuit de Densu sur la nature symbolise la double violence de l'homme sur son semblable et sur son environnement. Et le panorama chaotique tout juste après la mort d'Appia en est un témoignage éloquent :

"... Crunched grass, dew shaken from leaves, the earth badly bruised in spots"³⁹.

38 The Healers, op. cit. p. 133.

39 Ibidem, p. 144

Cette violence de l'homme vis-à-vis de la nature est souvent fortuite et on peut en citer d'autres exemples.

Quand Asamoa demanda si Densu pouvait manipuler une arme, Damfo lui donna un fusil et lui demanda de faire ses preuves en désignant la seule orange mûre au milieu d'une grappe verte :

"Densu took the gun offered by the warrior, checked to see it was loaded, aimed it, and pulled the trigger. The green cluster shook, then steadied itself. The ripe orange had disappeared"⁴⁰.

Après avoir essayé Buntui de son fusil, Densu se livra gratuitement à la violence :

"As soon as he had washed himself he took the gun and headed into the bush. Once there, he did not have to wait long. A solitary antelope came to drink at a nearby stream and Densu brought him down with one shot"⁴¹.

A ces formes de violence, on peut ajouter celle des phénomènes naturels. Au cours d'une conversation entre Araba Jessiwa et le jeune Densu, elle lui raconta les causes de la mort de son second mari, Kofi Entsua, père du prince martyr Appia :

"A tree being felled for hollowing out to make a giant canoe had twisted in its descent and crushed him"⁴².

Pour venir à bout de l'envahisseur blanc, Asamoa Nkwanta a suggéré de fabriquer des pirogues en vue des expéditions futures. La première tourna au drame : une pirogue transportant environ quarante personnes échoua dans le fleuve.

40 *The Healers*, op. cit. p. 185.

41 *Ibidem*, pp. 256-7

42 *Ibidem*, p. 77.

Cette catastrophe est interprétée différemment. Selon les habitants de Kumasi, des présages plus ou moins violents ont précédé ce sinistre. Les trois que voici peuvent attirer notre attention.

Le premier est l'histoire d'un orage violent au moment où l'on s'y attendait le moins:

"... Lightning flashes split the clouds like fierce messengers of death looking for something to destroy. As for the thunder accompanying the lightening, the sound of it alone was enough to shake buildings that had stood a hundred years against flood and rain... At mid-night the clouds mumbled like an ill-tempered giant and then parted to precipitate on the astonished earth not rain, not water but a flood of hard stones. One was so large it crashed through a roof and broke the skull of a child six days old, dragging him back among his ancestors"^{A3}.

Le deuxième est la chute brutale de cet arbre robuste planté le jour même de la naissance de la nation :

"There had been no warning. No branches had dried up. No disease of bark or branch or root had given a single signal of impending decay. The great tree simply fell of a sudden... And was shattered into tiny pieces - thousand and thirty fragments as if whatever force had brought it down was not content to break it but wanted to pulverize it completely"^{A4}.

Quand au troisième présage, il vient du cimetière sacré. Un jour un eunuque y vit un porc épic, le totem des Asante. Il a tout juste fini d'appeler un témoin qu'un gros python le poursuivit et l'avalait. Ce témoignage est doublement important. Il va de soi qu'il peut augurer d'un acte violent comme ce naufrage auquel on vient de faire allusion, mais la seule présence de cet homme castré révèle un aspect de leur tradition

43 The Healers; op. cit. p. 245.

44 Ibidem, p. 250.

violente sur lequel on peut s'attarder. Lorsque Asamoah demanda à Densu de l'accompagner à Kumasi, ce dernier accepta. Alors qu'ils étaient tous les deux endormis, Densu sentit l'intrusion d'une force étrangère. Effrayé, Densu réagit violemment et se jeta de toutes ses forces sur l'homme. L'homme répondit passivement à la violence de Densu et déclina son identité. Il s'appelait Oson. Quand on lui demanda les raisons de cette visite, il lui remit une pépite de diamant en guise de reconnaissance et rétorqua :

"I am still what I am: a simple eunuch, the same you saved from total death"⁴⁵.

Lors de la réunion tenue trois jours après l'arrivée d'Asamoah Nkwanta à Kumasi, la reine Efua Kobrai était accompagnée de sept domestiques et de trois eunuques parmi lesquels Oson.

La présence de ces eunuques dans le décor d'Armah est un témoignage éloquent de cette tradition violente dont les manifestations ont déjà été évoquées à travers le meurtre, le sacrifice humain et tous leurs corollaires.

On doit noter que ces manifestations constituent l'aspect visible de la violence qui est parfois endogène et qui conduit inéluctablement à l'autodestruction. Pour Araba Jessiwa, cette forme de violence est aussi pernicieuse que la violence physique, elle ronge et détruit. Elle s'inspire de sa propre expérience pour illustrer une telle affirmation.

Amoureuse de Kofi Entsua (le père d'Appia) on l'obligea d'épouser Bedu Addo, un homme de la famille royale. L'échec constaté n'était pas du tout surprenant, du moins pour Araba, car, dit-elle :

45 The Healers, op. cit. p. 238.

*"Things go wrong when we do violence to ourselves"*⁴⁶.

Il est clairement établi à travers cette remarque que l'amour, le consentement mutuel doivent sous-tendre toute union sérieuse. Cependant, nous avons constaté que dans cette société, un grand crédit est accordé à la bravoure chevaleresque dont l'un des signes révélateurs est l'acceptation de la violence comme signe d'amour. C'est ainsi que quand Densu demanda à Ajoa (fille de Damfo) ce qu'était le véritable signe d'amour, elle lui répondit :

"That is difficult... The lover must go to the land of the dead and fight three battles against three monsters. If he survives and comes back he must give the tails of the three monsters to the beloved"⁴⁷.

Le recours à l'acte violent pour donner une preuve de son amour est en contradiction avec cette théorie plus ou moins tendancieuse qui cherche à minimiser les excès de la tradition et qui considère la violence comme un épiphénomène dans la société africaine.

Si l'on veut vraiment éviter tout subjectivisme, on doit s'inspirer de cet aspect de la violence pour réitérer son caractère polymorphe. Une telle démarche peut nous amener à nous interroger sur les nouvelles formes de violence au lendemain de l'invasion britannique.

46 *The Healers*, op. cit. p. 69

47 *Ibidem*, p. 153-4.

B. Les Nouvelles formes de Violence

Dès son arrivée à Kumasi, Densu apprit l'incarcération d'un nombre important d'autochtones pour insoumission au blanc. Cette nouvelle le dérouta et renforça son vœu de savoir sur les forces et faiblesses du blanc. Il se rendit chez Glover. Ce séjour lui permit de côtoyer le blanc, de le connaître et de le comprendre.

Dès son retour à Kumasi, il fit un compte-rendu exhaustif de son séjour. Grande fut la surprise de ses mandants quand ils apprirent l'imminence de l'invasion.

Pour s'implanter, le blanc ne pensait qu'à la puissance de l'argent, de la corruption mais surtout à la force dissuasive de la violence. Cette violence se traduit dans la pratique des travaux forcés et la capture des indigènes avec la complicité des prêtres.

La situation dégradante incita le roi à envoyer des émissaires auprès du général Wolseley. Dès leur arrivée, l'armée coloniale se livra à des parades impressionnantes. Ces exercices que certains témoins définissent comme le jeu de la mort suscitèrent un sentiment de défaite parmi les émissaires. L'un d'eux, Kwamen Owusu, ne put supporter un tel affront et se fit violence :

"Kwamen Owusu had fired the gun against no foe but his own self. He had put the muzzle of the long gun under his chin. He had burst his head open. The wall beside him was spattered with matter from his brain, mixed with blood and hair"⁴⁸.

Ce n'est qu'après une longue attente entrecoupée d'intimidations et de subversions que le général accepta de remettre aux compagnons de Kwamen un message à

48 *The Healers*, op. cit. p. 276.

transmettre au roi. Ce dernier envoya chercher un traducteur qui lui révéla le contenu qui se résumait comme suit : nous ne sommes pas venus négocier, mais contraindre votre roi à se conformer à nos exigences.

Cette nouvelle fit déchaîner la violence différemment :

Le roi Kwabena Oben dont la pétulance, l'arrogance et la témérité étaient connues de tous, donna son point de vue :

*"He sent a message as fury as his temper, saying that the time had come for men to fight... He added also that even if the other kings of Asante had not the power or the courage needed for fighting the advancing white army, he, Kwabena Oben, had enough of both"*⁴⁹.

Contrairement au roi Oben, Karikari et sa mère Efua Kobri firent un aveu d'impuissance face à cette nouvelle forme qu'ils considéraient plutôt comme une violence divine.

Pour Karikari et sa mère Odomankoma Kwame, le dieu de la création a été offensé par les Asante qui ont commis l'erreur d'avoir initié une guerre injuste contre leurs voisins et Kumasi. Cet aveu d'impuissance n'est pas général. Quelques Asante tendirent des pièges mais en vain. La violence des combats est inouïe, les pertes inestimables.

La royauté submergée décida unilatéralement d'arrêter les hostilités. C'est à ce moment précis que réapparut Densu qui demanda à Asamoah Nwanka de l'accompagner. Ils se dirigèrent vers Kumasi et y découvrirent une véritable hécatombe. Le palais royal qui était déjà dans un état chaotique était littéralement assiégé par les Blancs et leurs acolytes, parmi lesquels on reconnaissait Buntui et Oson.

49 *The Healers*, op. cit. p. 278.

Ce dernier fit un témoignage poignant sur les causes de l'échec d'Asamoa imputable au comportement peu coopératif des Asante.

Cette révélation insoupçonnée mit le général Asamoa dans un état indescriptible. Incapable de cacher sa colère, il demanda à Densu de l'accompagner dehors. Ils virent un monde embrasé :

"Along the main streets almost every other house was on fire. The flames lit up the sky and gave the night an eery yellow lucency"⁵⁰.

Un attroupement à proximité de cet enfer attira leur attention. Ils s'y rendirent et trouvèrent le géant Buntui en train de se débattre au milieu de six gros soldats. Il avait une corde autour du cou et était traité comme une bête par ces rabroueurs insensibles qui l'accusaient de larcin. Ils finirent par le pendre devant Densu qui n'en crut pas ses yeux.

Cette scène atroce leur fit comprendre qu'il n'y avait plus de temps à perdre et que personne n'était épargné de cette nouvelle forme de violence. Ils décidèrent d'aviser les guérisseurs. Densu se porta volontaire et se rendit à Praso. L'effet d'une pluie violente présageant une suite violente ne le détournera pas de son objectif. Quand il arriva à Praso il faisait déjà nuit. Tandis qu'il se dirigeait vers la demeure des guérisseurs, quelques silhouettes attirèrent son attention. Un pandémonium s'en suivit : Praso est en flammes et sang. Densu aperçut la doyenne des guérisseurs tituber sous l'orage des balles. Le bilan est aussi, sinon plus lourd que celui de l'attaque de Kumasi:

"How many of the healers had been overcome by fumes before the bullets got them? How many had been torn to pieces by the unseen killers' bullets?"

50 *The Healers*, op. cit. p. 292.

Densu saw there was no chance of saving any healers... He went to look at the fallen healers to see if there were any still alive. But those who had been trapped in their houses had turned to ashes. Those shot outside had been pierced by too many bullets and all their life's blood had been wasted. There was nothing he could do for them. They were past all help⁵¹.

Ce carnage à la suite de la mise à sac de Kumasi précipita le retour de Densu à Esuano. Dès son arrivée, il se rendit au palais où un garde zélé l'arrêta à la porte. Densu lui remit le bracelet qu'il avait enlevé du bras de Buntui pendu à un arbre à Kumasi. Le garde montra l'objet à Ababio, le roi nouvellement intronisé. L'attitude de ce dernier exaspéra Densu qui le traita de tous les maux. Le roi irrité, initia un pseudo procès cherchant à lui imputer le meurtre d'Appia et la mort probable d'Araba. Au moment où le témoignage complaisant d'un homme ignoble avait fini de placer le pauvre Densu au bout du gouffre, survint Araba Jessiwa comme un ressuscité. Elle donna la version authentique des causes de la mort d'Appia.

Le collaborateur le plus proche d'Ababio, Esuman, pris de panique, raconta les faits tels qu'ils s'étaient passés devant un juge blanc incrédule.

Aussitôt après ce témoignage inattendu sur les causes de cette violence, Densu fut libéré, Ababio et Esuman transférés à Cape Town.

Une foule se forma spontanément autour des défenseurs de la non violence que sont Damfo, Araba et Densu. Ces derniers décidèrent de faire un pèlerinage au palais qui, sous l'effet de la violence, est transformé en cimetière pour quelques martyrs comme Kanto Esi, Ama nyiwa et le prince héritier Appia dont la mère profita de l'occasion pour visiter, non sans peine, sa chambre royale.

51 *The Healers*, op. cit. p. 295.

Dès qu'elle en sortit, elle s'aperçut que quelques gens comblés avaient déjà fini de préparer un agneau pour le sacrifice rituel de purification. Jessiwa s'y opposa énergiquement et fit cette mise au point :

*"Let the animal live... It isn't a lamb's blood that can clean the dirty souls of men"*⁵².

Quelques heures après, un groupe de quatre personnes qui se reprochait d'avoir été trop passif vint s'excuser auprès d'elle. Elle profita de cette confusion pour réitérer son adhésion irréversible à la paix et à la non violence :

*"There's no call to ask pardon now for that... Peace is what you wanted. That's what I wish you too"*⁵³.

En définitive, l'inculpation d'Ababio, la mort de Buntui, la survie des défenseurs de la paix comme Densu et Damfo posent le problème de l'efficacité de l'arme de la violence. Quant à la fête organisée à la fin du roman sous l'égide du général Wolseley, elle marque la pause d'une certaine violence dont les formes et manifestations sont diverses. En nous référant à la tentative de définition du phénomène, nous nous rendons compte que *Why Are We So Blest?* et *The Healers*, bien qu'abordant des thèmes différents dans des contextes et époques différents, présentent bien des similitudes.

CONCLUSION

L'étude comparative des deux romans révèle la prééminence de la violence dont les formes variées et diverses ne font que confirmer son caractère polymorphe et son lien inextricable à la vie.

52 *The Healers*, op. cit. p. 307

53 *Ibidem*, p. 307.

En effet, l'attitude d'Armah, consistant à parler sans complaisance du phénomène de la violence, fait de cet écrivain un "anti-conformiste", un "iconoclaste" de renommée.

Cet anti-conformisme retrouvé dans *Le Devoir de Violence* du Malien Yambo Ouologuem est la seule voie salutaire pour un romancier qui se veut objectif et qui tient à démasquer une tradition anachronique basée sur l'histoire de guerres injustes, de sacrifices humains, de castrations, etc. Cette position n'est-elle pas idéale pour tout écrivain Africain voulant fustiger les abus de la colonisation ?

La reconstitution historique proposée par Armah dans *The Healers* traduit sa préoccupation de présenter une oeuvre littéraire dans laquelle la recherche documentaire s'allie à un effort soutenu d'impartialité. Cette attitude rappelle également celle de Yambo Ouologuem justement décrite comme :

"Une ébauche de peinture d'une race conquérante à un tournant de l'histoire de ses guerres, de ses trafics et sacrifices humains qui lui avaient fait, dans le monde civilisé, une triste célébrité de barbarie.

A travers la fiction romanesque créée pour divertir, durant de longues pérégrinations dans le passé de cette race, on verra ses profondes qualités et le vrai visage de la cour de ses rois, malgré les crimes auxquels un moment d'égarement et aussi la cupidité des négriers l'avaient poussée"⁵⁴.

Simon Gikandi semble approuver cette assertion dans une étude comparative des oeuvres de Camara Laye et d'Ayi Kwei Armah, surtout dans ses deux derniers romans, *Two Thousand Seasons* et *The Healers*.

54 Hazoume (Paul), *Doguiçimi*, Larose, Paris, 1938, p. 18.

Pour cet écrivain,

"... *The later Armah, ... Operates within what a number of critics consider to be a strange and disconcerting literary terrain; his works, far from confirming the claims of the literary tradition and the hegemonic culture of which they are integral part, tend to disrupt conventional modes of literary form and thought*"⁵⁵.

Nous pouvons aller au-delà de ces deux romans et considérer l'oeuvre d'Armah en général comme fondamentalement violente. S'il y a des ressemblances, on doit les chercher d'abord au niveau de l'expression verbale plus au plan du comportement.

Les deux romans qui nous intéressent ici se caractérisent par une violence dans l'expression comme si l'auteur ou les différents personnages veulent se conformer à un environnement hostile. Ce constat nous a amené à mettre l'accent sur deux formes d'expression : celle de l'auteur et des personnages principaux.

Au niveau des faits, on doit admettre que les scènes de violence sont plus nombreuses et plus effroyables dans *The Healers* que dans *Why Are We So Blest?*

En effet, la mort de Modin Dofu et d'Appia témoigne de la nature violente de l'homme dans deux contextes différents. Les similitudes dans l'exécution de la violence sont frappantes. En dehors du meurtre, on peut noter la castration. Cette pratique inhumaine est courante dans *The Healers* alors qu'elle découle d'un acte fortuit dans *Why Are We So Blest?*

La passion en tant que mouvement impétueux de l'homme vers ce qu'il désire occupe une place de choix dans les deux romans. Elle est parfois violente : les Africains Modin et Solo et l'Américaine Aimée considèrent la violence comme une praxis absolue. Néanmoins, ils n'en font pas usage aussi abusivement qu'Ababio et ses nervis.

55 Gikandi (Simon), *Reading The African Novel*, James Currey Ltd., London, 1987, p. 1.

Pour ces jeunes révolutionnaires, la violence n'est pas un fait tout à fait répressible en ce sens qu'ils la considèrent comme l'expression d'une crise sociale qu'alimentent l'oppression et l'exploitation. Hormis le meurtre, la castration et la virulence verbale, on peut toujours noter dans la série des ressemblances, l'importance de la violence des choses naturelles et inanimées, des douleurs, etc., etc. Il serait tout à fait illusoire de ne considérer que des ressemblances dans une étude comparative de deux romans traitant de thèmes à la fois contradictoires et concomitants comme la tradition et la modernité.

Nous avons été amenés à constater que l'arrière-plan de la violence dans *The Healers* est tributaire de la tradition alors qu'Armah s'inspire largement de la violence des Etats-Unis des années soixante pour donner à celle-ci une connotation raciale dans *Why Are We So Blest?* Cette remarque suffit pour expliquer la différence des formes et manifestations dans les deux romans.

La prévalence de la "violence sensuelle" dans *Why Are We So Blest?* et celle du sacrifice humain dans *The Healers* est loin d'être un fait gratuit, elle traduit un effort évident d'impartialité et une volonté manifeste de présenter la diversité d'un phénomène séculaire défini par Gouraige comme quelque chose qui "n'a pas de sens... n'a pas de couleur...; est...; et justifie la vie"⁵⁶.

56 Gouraige (Ghislain), *Continuité Noire*, op. cit. p. 34.

BIBLIOGRAPHIE

I. OEUVRES DE BASE

- *The Beautiful Ones Are Not Yet Born*, Heinemann Educational Books, London, 1974.
- *Fragments*, Heinemann Educational Books, Boston, 1970
- *Why Are We So Blest?* Heinemann Educational Books, New York, 1972.
- *Two Thousand Seasons*, Heinemann Educational Books, New York, London, 1979.
- *The Healers*, African Writers Series, London, 1978.

II. OEUVRES SECONDAIRES

1/ Ouvrages

- *Camara Laye, L'Enfant Noir*, Paris, Plon, 1954
- *Ghislain Gouraige, Continuité Noire*, NEA, Dakar-Abidjan, 1977.
- *Paul Hazoume, Dòguicimi, Larose, Paris, 1938.*
- *Robert Frazer, The Novels of Ayi Kwei Armah*, Heinemann, Ibadan, Nairobi, 1980.
- *Sewanou Dabla, Nouvelles Ecritures Africaines, Romanciers de la Seconde Génération*, L'Harmattan, Paris, 1986.

- Simon Gikandi, *Reading The African Novel*, James Currey Ltd, London, 1987.

- Yambo Ouologuem, *Le Devoir de Violence*, Le Seuil, Paris, 1968.

2/ Articles

- Robert Fraser, *African Literature Today*, A Review edited by Eldred

- Durosimi Jones, *Number 9*, Nairobi, Lusaka, 1978

- Robert Fraser, *African Literature Today*, Recent Trends, no. 13, Heinemann, London, Ibadan, Nairobi.

- Yambo Ouologuem, *Lettre Ouverte à la France Nègre*, Edmund Nalis, Paris, 1968.

